

LE

FILM

COMPLET

TOUS LES
JEUDIS

20 frs

VOIR PAGES 8 et 9 :

LES INTRIGANTES

avec Raymond ROULEAU, Raymond PELLEGRIN,
Jeanne MOREAU, Etchika CHOUREAU

RÉCIT COMPLET EN PHOTOS

Tous les mystères
de Paris la nuit.



MINUIT, CHAMPS-ÉLYSÉES...

avec JACQUELINE PIERREUX, ROBERT BERRI, ROBERT DALBAN



Bonjour, mes chers amis ! Si nous avons un peu moins souvent l'occasion de bavarder ensemble, il ne faut tout de même pas perdre les bonnes habitudes. Aujourd'hui, j'emprunterai mon éditorial à une amie que vous connaissez tous et que nous aimons bien : il s'agit de Princesse Yasmina.

Voici ce qu'elle m'écrit : « Je voudrais vous parler aujourd'hui des jeunes gens qui veulent faire du cinéma ou du théâtre. Chaque fois qu'une jeune fille se ditant jolie exprime le désir de faire du cinéma, vous la découragez tout de suite (ce n'est pas spécialement pour vous, mais pour tous ceux qui répondent dans des rêves de cinéma). Vous dites qu'il y en a très peu qui arrivent, qu'il y a des difficultés à surmonter, etc. Ceci est très vrai, mais si tout le monde avait écouté ces sages conseils, il n'y aurait pas d'acteurs. A mon avis, je trouve que ceux qui sont réellement doués et qui peuvent suivre des cours d'art dramatique, de danse ou de chant, doivent tenter leur chance, car s'il faut attendre que la chance vienne vous chercher, on risque d'attendre toute sa vie et de ne jamais réaliser son idéal. »

Votre remarque est fort judicieuse, ma petite Princesse et je dois reconnaître que sur un certain plan vous avez raison. Néanmoins je continuerai, comme mes confrères, à décourager les postulantes actrices, et ce, pour diverses raisons que je vais vous exposer :

1° Les difficultés que je signale existent réellement. Il y a beaucoup trop d'amateurs pour un nombre très restreint de places. Les écoles d'art dramatique sont obligées de faire de sévères sélections et de refuser beaucoup de monde, et, comme je crois l'avoir déjà dit, il y a surabondance de jeunes premiers et de jeunes premières, au point que certains jeunes qui ont vraiment tout pour arriver et que l'on voit en vedettes dans un ou deux films, restent ensuite dans l'ombre pendant des années. C'est très malheureux, mais c'est comme ça.

2° Je suis persuadé que sur le nombre de ceux et de celles qui veulent à tout prix faire du cinéma, il y en a beaucoup qui, hélas ! s'illusionnent eux-mêmes. Il ne faut pas craindre de dire qu'un grand nombre de jeunes filles (car il s'agit surtout de filles) sont beaucoup moins jolies et beaucoup moins douées qu'elles l'estiment réellement. Donc, sur le nombre de tous ceux qui rêvent de devenir stars, combien y en a-t-il qui ont une chance même minime de réussir ? Presque pas, assurément.

3° Si dans mes réponses j'encourageais parfois trop vivement une jeune lettrée à faire du cinéma, toutes les autres prendraient immédiatement cela pour argent comptant et pour peu que mes confrères en fassent autant, il n'y aurait plus en France des aspirantes vedettes !

4° Enfin, dernier argument, qui à mon sens est le plus valable : soyez persuadée qu'une jeune fille ravissante, étonnamment douée et dotée d'une certaine volonté, n'a besoin ni de conseils ni de mise en garde pour poursuivre une carrière à laquelle elle aspire de toute son énergie.

Je ne pense vraiment pas que toutes nos vedettes actuelles aient connu le succès grâce aux encouragements et aux conseils de leur entourage. Chacun fait son chemin comme il le peut, et il y a des ambitions que rien ne peut décourager.

Voilà pourquoi, chère amie, je décourage tant de jeunes personnes. Cela n'empêche nullement d'arriver celles qui ont le pouvoir et le vouloir. Cela empêche par contre d'arriver les jeunes filles de se perdre dans des rêves pour elles irréalisables.

Après cet éditorial très sérieux, je tire ma révérence et vous embrasse tous.

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

LUISITA, PRINCESSE GITANE. — « Vous ne pouvez savoir la joie que j'ai ressentie en me voyant dans le Film Complet. Je m'y croyais plus, et voilà que... oh ! merci. (Il n'y a pas de quoi : rester couverte !) Une chose me préoccupe : dès qu'on parle de vedettes qui se mettent toutes nues, on cite Martine Carol. Et pourtant, moi, je vous dirai que je n'en ai jamais vu que les trois quarts (sic !). Par contre, certaines artistes se mettent vraiment toutes nues, par exemple dans Les deux vérités, la vedette féminine se met à un moment complètement nue, et de celle-là on ne dit rien : cela me paraît injuste ! Qu'en pensez-vous, cher C. A. et courriéristes ? Passons aux messages : Fleur de cacao, vous avez toute ma sympathie puisque vous aimez Luis Mariano, ainsi que Sid Ahmadou, émir du Séchou. Le vague bon sentimental et tous les autres marianistes. Luis Tani, félicitations, vous avez beaucoup de talent. Je constate que beaucoup de courriéristes ne crient pas leur beauté sur les toits (comme certaines du clan Lina), mais qu'elles sont réellement très jolies, et sans doute plus que ces Lianettes de quatre ans. Exemples : Véronique, Nicky, chérie, et surtout La brune pirate, que je trouve ravissante. L'Amazone masquée, comment concevez-vous donc l'amour, mademoiselle, pour vous demander ce que Philippe Lemaire a trouvé en Juliette Greco ? Il ne l'aime sans doute tout court, et ne regarde pas seulement la beauté. Du reste, pourriez-vous me dire ce que vous lui trouvez de si vilain ? etc. »

Réponse. — Je serai toujours heureux de vous lire, petite marianiste de Lille, bien que vous me décerniez le doux nom de « Cordon amoli », ce qui, avoué-le, n'est pas des plus flatteur ! J'ai réservé une partie de votre lettre pour un éditorial. Ce que vous dites des « trois quarts » de nudité de Martine Carol comparés aux « quatre quarts » d'Anna-Maria Ferrero est assez amusant. Mais rassurez-vous : bien que dénie par quelques spectateurs spécialement pudiques, notre Martine compte beaucoup d'admirateurs sincères et on reconnaît son talent. Si on la cite comme exemple de « vedette sans voiles », c'est tout simplement parce que dans « presque tous » ses films elle a l'occasion de montrer un peu de sa charmante anatomie, mais personne ne s'en plaint ! D'autres grandes artistes en ont fait autant, pour ne citer que Hedy Lamarr et Edwige Fenech ! Là-dessus, à bientôt et sincères amitiés.

DON JUAN. — Toujours le chéri n° 1 du courrier, m'a écrit cette fois une lettre de vingt-deux pages. Combien je regrette, amis courriéristes, de ne pas avoir la place suffisante pour raconter les exploits de notre aviateur. Il vient de faire le tour du monde et m'a donné sur Hong-Kong, Calcutta, Bagdad, Beyrouth, des impressions de voyage véritablement saisissantes, et je suis un peu confus d'en profiter seul. Mais, hélas ! il faudrait un Film Complet entier pour vous raconter cela. J'ajoute que notre ami vient d'être nommé officier, mais à tort !

MARILYN. — Je vous rassure sur la parole : « Je suis de plus en plus partisan du cinémascope, surtout depuis que j'ai vu Marilyn Monroe dans Comment épouser un millionnaire. La technique y est meilleure que dans La Tunique, quoiqu'il y ait encore bien des choses à revoir. Cela vient et ce sera tant mieux. Je crois en l'avenir du cinémascope beaucoup

(Suite page 13.)



LE
FILM
COMPLET

43, rue de Dunkerque, PARIS-X^e
Téléphone : TRU. 09-92

ABONNEMENTS :

France : un ... 780 fr. - Six mois ... 420 fr.
Étranger : un an ... 1.250 fr. - Six mois ... 625 fr.

GINOLALA



MINUT, CHAMPS-ÉLYSÉES...

Production Films CLAIRBOIS-DRAGON-MINERVA.

Mise en scène de Roger BLANC.

Scénario de Pierre GAURIER.

Dialogue de Jacques CELHAY

Film raconté par J. FAGEL.

INTERPRÈTES :

Robert Duchemin	ROBERT BERRI.
Enrico	JEAN LARA.
Inspecteur Bougeaud	ROBERT DALDAN.
Lili	JACQUELINE PIERREUX.
Micheline Gilbert	JANINE GHENET.
M. Gilbert	PIERRE LARQUEY.

CHAPITRE PREMIER



FRÉDÉRIC alla ouvrir lui-même, en entendant sonner. Il se trouva en face d'un homme brun, élégant, au chapeau très enfoncé sur les yeux et dont le col de l'imperméable était relevé. Il le reconnut et bougonna : — C'est toi ? Bon... Tu vas me donner ma part, et nous n'en parlerons plus... J'en ai assez, de cette histoire!

Mais, tandis qu'il se dirigeait vers le meuble où il enfermait son argent, le visiteur tira trois fois sur lui, posément, en visant bien. Après quoi, de ses mains gantées, il alla composer un numéro sur le cadran d'un appareil téléphonique.

Chez Dédé, un bistrot de Montmartre, Robert Duchemin attendait, en lisant le journal du soir. La sonnerie du téléphone vibra ; Dédé revint bientôt et glissa à son client : — C'est pour toi, Bob...

Duchemin se hâta vers la cabine.

— Allô... Tout de suite, chez Frédéric ?

Entendu. Pendant qu'il payait sa consommation, son correspondant appelait un autre numéro : celui du commissariat le plus proche, pour avertir la police qu'il se passait sûrement quelque chose d'anormal à l'adresse de M. Frédéric.

En arrivant au rendez-vous, Duchemin ne s'étonna guère de trouver la porte de l'appartement entr'ouverte. Sans doute, Frédéric téléphonait et n'avait pas voulu le laisser se morfondre sur le palier. Il entra, surpris par l'obscurité, se dirigea à tâtons, heurta un corps étendu sur le sol, s'inquiéta, chercha le commutateur, fit ja lumière et sursauta à la vue du cadavre. Sans réfléchir, il ramassa le revolver, puis le rejeta aussitôt.

Que signifiait cette scène macabre ? Pourquoi l'avait-on appelé auprès du mort ? La panique tendait ses nerfs. Il voulut fuir au plus vite, mais déjà un car d'agents stoppait devant l'immeuble, envahissant l'escalier.

Bob Duchemin, ahuri, fut arrêté avant même de comprendre ce qui lui arrivait.

Toute la nuit, il fut interrogé par l'inspecteur Bougeaud, qui usa de tous les arguments possibles : menaces, attristement, compréhension, pour lui faire avouer non pas son meurtre, qui était évident, mais ses mobiles.

— Allons ! Nous savons ce que c'est qu'un règlement de comptes ! Frédéric n'a pas été régulier dans la répartition des bénéfices, pour l'affaire des bijoux de l'Américaine, à Cannes... Et tu t'es fâché, hein ?

— Mais non ! répétait Bob, excédé. J'ignore

si Frédéric avait fait un sale coup, et je n'en étais pas ! Ce n'est pas moi qui l'ai tué !

Les policiers se relayaient en vain, sans rien pouvoir tirer de lui que cette dénégation obstinée. C'était lassant, à la fin ! Et tellement stupide, de nier l'évidence !

Au *Tipico*, un cabaret élégant des Champs-Élysées, une splendide fille brune, aux formes sculpturales, venait de détailler avec sentiment une chanson de charme. C'était Micheline Gilbert, une jeune Montmartroise qui servait également de modèle à son oncle, un vieux peintre. Une fille blonde, à la voix acide, au profil en galoches, lui succéda pour chanter en se débanchant *Minut, Champs-Élysées*, une chanson « de genre » qui lui permettait d'exhiber de jolies jambes.

Quand elle eut fini de chanter, Lili, au lieu de regagner la loge qu'elle partageait avec ses camarades, vint faire du charme dans le bureau du propriétaire, M. Enrico, un bellâtre qui avait la réputation de mener rondement toutes ses affaires. En dépit de ses principes de businessman, M. Enrico avait un faible pour cette Lili gouailleuse et provocante, bien décidée à tirer le meilleur parti de cette flatteuse conquête. Elle tendit ses lèvres au « patron » et s'assit sur ses genoux.

— Alors, c'est bientôt que tu me donneras la vedette, sur l'affiche ? demanda-t-elle, roucouillante.

La porte s'ouvrit et le régisseur, Étienne, surprit le couple enlacé.

— Oh ! pardon, fit-il en refermant précipitamment.

Lili avait rectifié la position, l'air très ennuyé ; elle dit agriement :

— Pourvu qu'il n'aille pas bavarder, cet idiot ! Bob est tellement jaloux ! Il serait capable de tout, s'il savait !

Oh ! je n'ai pas peur de lui ! affirma M. Enrico, énigmatique.

Mais il laissa Lili regagner sa loge, tandis qu'il allait faire un tour dans la salle, suivant son habitude.

Il aperçut à une table l'inspecteur Bougeaud et l'accueillit cordialement, allant jusqu'à lui offrir une coupe de champagne.

— Qu'est-ce que vous amène par ici, inspecteur ? fit-il, désinvolte. Vous me croyez encore mêlé à cette ridicule affaire de bijoux volés à Cannes ? Vous savez pourtant bien que je n'ai pas quitté Paris... et que...

— Il ne s'agit pas de ça ! affirma Bougeaud. Je suis ici ce soir pour me défendre, en client, pas en policier.

Enrico le quitta pour accompagner un habitué qui s'en allait. Quand il revint, il jeta, nonchalant :

Étienne, lui aussi, avait vu Duchemin... (p. 10).

BON du COURRIER « Cité centr. Cité Jardin »



— Oui, je comprends, Bob...
Ce n'est pas moi que vous
espérez voir ! (p. 5).

lent élément de publicité et
sut l'exploiter sans ver-
gogne.

Toutefois, Enrico crut
devoir aller trouver l'avocat
du condamné.

— Croyez-vous, Maître,
que Duchemin sera exécuté ?

— Cela dépend unique-
ment de la grâce présiden-
tielle ! soupira le défenseur.
Cet espoir nous est encore
permis...

— Et... en cas de grâce,
que deviendrait-il ?

— La peine serait commu-
quée : travaux forcés à
perpétuité. Il arrive qu'un
condamné dont la conduite
a été particulièrement exem-
plaire bénéficie, à la longue,
d'une remise de peine... C'est
peu fréquent, mais ce n'est
pas impossible... Vous vous
intéressez à mon client, mon-
sieur ?

— C'est que... je ne crois

— Vous l'avez reconnu ? Un
des grands chefs de la P. J. Je
suis très bien avec lui. Si vous
avez besoin d'un service, un jour
— on ne sait jamais ! — dites-
le-moi : je lui en toucherai deux
mots...

Bougeaud ne se départit pas
de son sourire. Le bluff d'Enrico
l'amusa.

— Merci ! dit-il. Mais vous
pouvez me rendre un service plus
immédiat. Connaissez-vous un
certain Robert Duchemin ?

— Décidément, même aux
heures de détente, vous pensez
au travail ! ironisa Enrico. Duchemin ? Attendez donc... Je ne le
connais pas personnellement,
mais c'est le nom de l'amoureux
d'une de mes pensionnaires, Lili,
une souris sans l'ombre de talent
qui rêve de devenir une vedette
de la chanson ! Qu'est-ce qu'il a
fait, pour que vous vous intéres-
siez à lui ?

— Il a tué votre ami Frédéric... Mais il nie jusqu'à la gauche.
Je pensais que vous auriez pu nous
donner des tuyaux sur ce gar-
çon...

— Pas le moindre... Pauvre
Lili ! Il venait la chercher tous
les soirs, à la sortie, comme un
collégien...

Bougeaud n'avait pas de chance.
L'affaire piétinait. Pas moyen
d'obtenir le moindre renseigne-
ment sur ce Duchemin ! Lili jurait
ses grands dieux qu'il menait une
existence tout ce qu'il y avait de
plus régulière. Son seul défaut,
c'était de ne pas être riche ; pour
une future vedette, un simple
employé, ce n'était pas un parti
bien brillant.

Les jours passèrent, mono-
tones, au *Tipico*. Chaque soir,
une discussion mettait aux prises Étienne, le régisseur, qui voulait
jouer à l'autocrate auprès des artistes, et le directeur, qui le rap-
pelaient au sens de la hiérarchie :

— Moi seul ai le droit d'élever la voix, ici !

Étienne rongea son frein. Il détestait le patron, qui l'humiliait
devant les girls et les chanteuses, mais le chargeait de toutes les
corvées qu'il ne voulait pas accomplir : mise à pied d'une pensionnaire,
amendes pour infraction au règlement, etc.

Le procès de Duchemin eut lieu, au bout de quelques mois. Bob
ne put apporter la preuve de son innocence. Assassin d'un gangster,
soupçonné par conséquent de faire partie de la même bande que sa
victime, il fut condamné à mort.

Cette nouvelle atterra Lili, mais, à la réflexion, elle y vit un excel-



Il y eut de nouvelles altercations entre le patron et le régisseur (p. 5).

pas que Bob Duchemin ait tué Frédéric ! murmura Enrico, songeur.
— Comment ! Mais il fallait dire cela au procès ! sursauta l'avocat.
— Oh ! je connais peu Duchemin, et je tiens à ma réputation...
dit-il avec un sourire contraint. Mais je serais désolé de penser qu'on
a guillotiné un homme dont la culpabilité est incertaine... Enfin,
espérons !

Quelques jours plus tard, les journaux annonçaient la grâce
accordée à Duchemin.

Enrico avait décidé de faire un magnifique voyage en Amérique
du Sud avec Lili, devenue sa maîtresse. Il affirma :

— Là-bas, avec quelques bonnes chansons, tu auras un succès
fou. Mais il te faut un nom, un nom international... Que dirais-tu
de... Barbara Lili ?

— Okay! pour Barbara Lil, s'exclama la petite chanteuse, en se jetant au cou de son protecteur.
Il fut convenu qu'en l'absence du patron, prévue pour deux ans, le régisseur Étienne dirigeait l'établissement.

CHAPITRE II

Grâce à une publicité adroite, Barbara Lil commença la carrière internationale de ses rêves, dans ce domaine de la chanson télévisée où les jambes et la plastique comptent bien plus que la voix.

Robert Duchemin avait été envoyé dans une centrale, où il méditait amèrement sur l'iniquité de son destin. Un jour, ses gardiens lui annoncèrent une visite. Il en fut subitement ranimé, rajeuni. Ce ne pouvait être que Lili, sa Lili repentante de ne jamais lui avoir écrit! Au parloir, il demeura décontenancé en reconnaissant non pas Barbara Lil, mais Micheline Gilbert, la chanteuse de charme du *Tipico*, qu'il avait connue toute gosse à Montmartre, où ils avaient grandi ensemble. La jeune fille rougit, confuse, en remarquant l'expression désespérée de Duchemin.

— Qui, je comprends, Bob. Ce n'est pas moi que vous espérez voir. Mais je suis venue parce que je trouvais trop injuste de vous laisser tout seul, sans jamais une visite... C'est moi qui vous ai envoyé quelques colis de gâteaux que j'avais faits moi-même...

— C'est gentil, Micheline! dit-il en se ressaisissant. Que fait Lili?
— Elle est devenue une « vedette internationale » et chante au Brésil, en Argentine, aux États-Unis, au Canada... Une grande tournée de deux ans...

Tant mieux pour elle! C'était son rêve... Mais avec qui est-elle?
Micheline hésitait. Il insista :

— Je ne suis pas assez idiot pour croire qu'elle se morfond en pensant à moi... Mais je voudrais savoir par qui elle m'a remplacé... C'est son droit, et je veux qu'elle soit heureuse...

Ces paroles décidèrent la jeune fille à parler :

— Ne vous inquiétez pas, Robert : elle est avec M. Enrico...

Les yeux de Bob s'élargirent en une expression de stupeur qui se muait en indignation. Puis, brusquement, il explosa :

— Enrico?... Ah! çà, par exemple!... C'est trop fort! C'est trop bête!

Il se cogna le front contre la grille qui le séparait de Micheline et se mit à hurler :

— Il n'y a que des salauds sur terre! Tous des salauds! Ou des poires!...

Il répétait ces mots comme s'ils l'eussent soulagé d'on ne sait quelle contrainte. Les gardiens accoururent

et le ramenèrent précipitamment dans sa cellule, tandis que Micheline s'éloignait, navrée d'avoir provoqué cette crise. Elle avait toujours aimé Robert et le plaignait de lui avoir préféré cette chipie de Lili.

La tournée de Barbara Lil et de son impresario dura deux ans. A son retour, Enrico eut la mauvaise surprise de trouver son établissement passablement « tombé » : dans l'intention de le racheter un bas prix, Étienne avait quelque peu truqué la comptabilité et sabota les programmes, sûr de remonter l'affaire dès qu'il en serait propriétaire. Il y eut de nouvelles altercations entre le patron et le régisseur.

Quant à Barbara Lil, devenue très « grande vedette », elle prétendit occuper la loge à elle seule une demi-heure avant son numéro. Elle répondit de haut et du bout des lèvres à ses anciennes camarades, qui l'interrogeaient sur son beau voyage. En apercevant, à la place réservée à Micheline, le portrait de Robert Duchemin, découpé dans un journal lors du procès, elle ricana :

— Tiens! Tu donnes dans les amours par correspondance?

— Puisque tu avais laissé tomber ce pauvre garçon, il fallait bien que quelqu'un s'en occupe! Tu ne lui as pas écrit une seule fois!

— Heureusement pour lui, tu as du cœur! persifla Lili.

— Et je ne suis pas une pimbêche! ajouta Micheline, en ramassant

Étienne fut chargé d'annoncer au public l'illustre Barbara Lil... (p. 5).



son matériel de maquillage pour faire place nette devant la vedette.

Lili encaissa sans broncher. Étienne fut chargé de faire une annonce au public pour vanter la simplicité et la gentillesse de l'illustre Barbara Lil « qui avait tenu à revenir chanter dans le cabaret de ses débuts ».

Tandis que Lili chantait son répertoire, d'une voix que la traversée n'avait pas améliorée, Étienne reçut l'ordre de congédier Micheline.

— Elle a été très insolente avec « Madame Barbara Lil »! expliqua Enrico.

Étienne, la terreur des pensionnaires, avait pourtant horreur de l'injustice. Il ne savait comment faire pour exécuter cet ordre formel et sans appel. Il crut avoir trouvé et, sous prétexte de presser l'habillage de ces demoiselles, alla dans leur

— Tu ne lui as pas écrit une seule fois! (p. 5).

loge et frôla d'un peu trop près Micheline. Comme il s'y attendait, la jeune fille le gifla : excellent prétexte pour enfler la voix et jouer la comédie d'une colère bruyante pour aboutir à un congé en règle. Toutes protestèrent et firent tant de bruit qu'Enrico accourut, ennuyé d'être mêlé à cette affaire. Ce fut la seule fois qu'il prit le parti du gérant.

Micheline, déconcertée, humiliée, courba la tête et ravala ses larmes. Elle dit adieu à ses compagnes atterrées et s'en alla.

Maintenant, elle correspondait régulièrement avec Robert, qui avait quitté Fresnes pour être envoyé dans une centrale trop éloignée pour que la jeune fille pût aller lui faire des visites.

Lorsqu'il apprit le retour d'Enrico et de « Barbara Lil », le forçat se sentit repris par sa rancune et sa vieille colère. Il rêvait d'évasion, impatient de se venger.

Un jour, l'occasion s'offrit à lui de quitter sa prison. Occupé à décharger les sacs de farine pour la corvée de boulangerie, il resta le dernier et vit les gardiens s'éloigner avec les deux camionneurs pour aller se rafraîchir au café le plus proche. Il monta dans le camion et démarra.

Quand l'alerte fut donnée, il était déjà loin. Il poussa la voiture dans un fourré et déta la dans une direction différente, à travers bois. Il arriva ainsi à une maisonnette rustique, dont le jardin n'était encerclé que par un léger grillage métallique facile à enjamber. Il pénétra donc dans l'enclos et poussa la porte d'entrée. Tout près, un fusil était accroché à une patère. Il s'en empara et pénétra dans la salle à manger, où une jeune femme achevait de faire déjeuner sa filleule, un bébé de deux ans. Il braqua son arme sur la jeune femme médusée et commanda :

— N'appellez pas, sinon je tire! Et maintenant, donnez-moi votre argent... tout de suite!

La femme, sans dire un mot, se leva et, après un regard inquiet à sa filleule, monta au premier étage. Robert sourit. Comme tout avait été facile! Il s'étonnait d'avoir pu jouer au « dur » avec tant d'auto-rité et, détendu, caressa la joue de l'enfant :

— Mange, va! Je ne te ferai pas de mal... ni à ta mère, bien sûr! Dans le vestibule, il avisa un costume d'homme accroché à un



Duchemin était ravi de berner les gendarmes (p. 6).

cintré. En hâte, il s'en empara, passa le pantalon par-dessus le sien, jeta sa veste de forçat et revêtit l'autre. Le paysan était à peu près de sa taille, peut-être même un peu plus robuste. Mais l'essentiel était que Robert n'attrirât pas l'attention par sa tenue de prisonnier. La femme descendait à regret. Elle tendit un billet de cinq mille francs :

— C'est tout ce que nous avons ici! dit-elle comme pour s'excuser. — Ça suffira! estima Bob. Je vous rembourserai ça par un mandat. Dites-moi votre nom... je ne suis pas un voleur, et vous m'avez rendu service!

La jeune femme obéit, avec cette passivité résignée qui gênait Bob. Puis il s'enfuit, la poitrine soudain dilatée par l'air de la liberté.

A la sortie des bois, il prit une petite route, héla un camionneur qui se dirigeait vers Paris et qui consentit à le faire monter près de lui. Pour l'en remercier, Duchemin lui offrit à boire, dans un petit café, un peu avant l'entrée de la grande ville. Bientôt, des gendarmes firent irruption dans la boutique; ils avaient chaud et soif.

— Pas moyen de retrouver ce Duchemin! Il n'ira pas loin, avec son costume! Et il nous faut rejoindre le barrage à la porte de Paris!

— On peut vous emmener, si vous voulez! proposa Duchemin. Vous arriverez plus vite qu'à pied. Et, en attendant, vous accepterez bien une tournée? ajouta-t-il, ravi de berner les gendarmes et de constater que la jeune femme à laquelle il avait « emprunté » argent et vêtements ne l'avait pas dénoncé.

Les représentants de la force intérieure acceptèrent de bon cœur, et, quand Duchemin les quitta, il leur adressa un signe cordial :

— Au revoir! Et bonne chance!

CHAPITRE III

Les journaux du soir annonçaient son évasion et publiaient en première page son portrait. Il faisait déjà nuit quand il se rendit chez Dédé.

Le bistrot tiqua en le reconnaissant. Par bonheur, il n'y avait pas grand monde dans la boutique. Dédé bougonna :

— C'est pas prudent, ce que tu fais là! Te balader en plein Paris quand ta photo est entre toutes les mains! Je n'aime pas les histoures, tu sais...

— Es-tu un ami, oui ou non? Souviens-toi: je t'ai rendu service, dans le temps...

— Oui, oui, ça va! T'as de la mémoire! Qu'est-ce que tu veux?

— Des vêtements, parce que ceux-ci vont être réclamés par leur propriétaire, c'est sûr! déclara Duchemin. Après, je filerai, je te le promets.

Dédé obtint, pressé de voir partir ce compromettant visiteur. Après quoi, il prit le chemin de la Butte. Il retrouvait avec émotion ce Montmartre de son enfance, plein de sou-



La jeune fille le gifla (p. 6).



Il retrouvait avec émotion ce Montmartre de son enfance... (p. 6).

venirs puérils. Il allait sans trop se presser, savourant le plaisir de marcher librement, au gré de sa fantaisie, insouciant de tous ces passants qui avaient contempné son image le soir même, mais dont aucun ne se souciait de reconnaître dans ce passant flâneur le forçat évadé dont parlait le journal.

Il gravit la pente de la colline et franchit la grille d'une petite maison vêtue de lierre, rue Foyatier. Aucun chien n'aboya, aucune sonnette ne tinta. Il se dirigea vers la porte vitrée, largement éclairée, d'un atelier d'artiste et frappa.

— Entrez! commanda la voix cassée du vieux peintre Gilbert.

Bob poussa la porte et vit, debout sur l'estrade réservée au modèle, Micheline dans sa splendide nudité, en train de poser pour son oncle. Elle avait tourné la tête en même temps que le peintre, poussa un petit cri et vivement s'enveloppa dans le peignoir qu'elle avait posé à portée de sa main. La surprise la rendait muette, et Robert ne savait que dire. Elle se ressaisit assez vite :

— C'est vrai! J'avais oublié de te dire, mon oncle, que j'avais invité un ancien camarade du *Tipico*... Vous voyez, Robert, je suis devenue modèle depuis que j'ai été congédiée! dit-elle avec une feinte gaieté.

Gilbert examinait, perplexe, ce « camarade » dont Micheline ne lui avait jamais parlé et qu'elle avait invité sans lui en rien dire. Était-ce un amoureux qu'elle lui présentait? Bob conservait son air gauche. Il avait pensé voir Micheline seule, pour la remercier de toutes ses prévenances et lui demander l'hospitalité en attendant qu'il ait le temps de se venger... Mais la présence du vieillard compliquait les choses... Que dirait-il, s'il savait qu'il arbrait sous son toit un évadé? Ne craindrait-il pas d'être poursuivi pour « recel de malfaiteur »?

Micheline dressait le couvert, tandis que Bob balbutiait :
— Je suis bien content de vous revoir, Micheline... Vous étiez bien la plus chic fille du *Tipico*...

Le menu était chic, et le peintre le reprocha à sa nièce :

— Puisque tu avais un invité, tu aurais pu lui offrir autre chose que les restes de midi!

— Oh! Robert n'attache aucune importance à tout ça... D'ailleurs je n'ai pas faim, ce soir... dit-elle, pour justifier l'abandon de sa propre part.

L'oncle examinait toujours ce visiteur gauche, emprunté, peu bavard.

— C'est curieux... J'ai l'impression de vous avoir déjà vu... L'oncle Gilbert allait-il être le seul Parisien qui reconnût Duchemin?

— Vous m'avez sûrement vu! affirma Bob en souriant. J'étais le fils du boulanger de la rue Gabrielle...

— Le petit Duchemin! s'écria le peintre, machinalement.

Puis, soudain, il se souvint et sursauta :

— Robert Duchemin! Ça, par exemple!... On ne parle que de vous dans le journal, ce soir!

Il fit la moue, car tout s'éclairait peu à peu, pour lui : Micheline ne l'avait pas invité, il était venu se réfugier à tout hasard ici, Micheline mentait pour le protéger. S'il était vraiment un ami de la petite, elle devait savoir ce qu'elle avait à faire. Mais c'était ennuyeux!

— Mon oncle, je suis sûr qu'il n'est pas coupable du crime pour lequel il a été condamné! Bob est une victime, pas un assassin!

— Il doit avoir faim, ce garçon! soupira le peintre, en remettant un supplément de légumes dans l'assiette de Bob. Ce geste rassura Duchemin et Micheline. L'oncle ne dirait rien.

Quand Micheline servit en guise de dessert des gâteaux ronds aux raisins de Corinthe, Bob s'exclama :

— Je les aime, ceux-là!

— Vous ne devez pas les connaître : c'est la petite qui les fait! s'étonna le peintre.



Gilbert examinait, perplexe, le « camarade » inconnu... (p. 7).

— J'en ai reçu dans des collets... précisa Bob, avec un sourire de gratitude à l'adresse de Micheline.

Pour le coup, l'oncle avait compris. Micheline aimait Bob et s'était ingénieusement à lui faire oublier l'abandon de « Barbara Lil ». Et ce grand garçon peu loquace, mais dont les yeux savaient bien s'exprimer, n'était pas insensible à la bonne volonté de sa consolatrice.

— Je suppose que vous devez avoir sommeil! dit Gilbert. Vous pourriez coucher dans mon atelier, sur ce divan. Nous ne nous gênerons guère, puisque je dors à l'autre bout de la pièce.

Micheline embrassa son oncle, serra tendrement la main de Bob et monta dans sa chambre. Après avoir préparé son lit de fortune, Bob dit à l'oncle qu'il irait volontiers fumer une cigarette dans le petit jardin avant de s'endormir.

Le peintre, au bout d'un moment, jugea que son hôte avait eu le temps de fumer plusieurs cigarettes. Il sortit et s'aperçut que le garçon avait escaladé sans trop de difficulté, en s'aidant d'un arbre,

(Suite page 10.)



Les Intrus

Production MEMNON FILMS.

Distribution A. G. D. C.

Un film d'Henri DECON.



1 A la veille d'une première, le directeur de théâtre Paul Rémi est soucieux. Son associé, le riche Bazine, est tombé, quelques jours plus tôt, du haut d'une passerelle où Bazine et Rémi étaient montés pour examiner l'étendue d'une réparation à faire à la toiture du théâtre. Banal accident, mais qu'une lettre anonyme adressée au commissaire de police tend à présenter comme un meurtre. Paul est atterré : il aime son théâtre, sa troupe. Là, dans cette maison, quelque'un a un faux visage d'ami. Qui ? Il est si troublé que Mona, sa femme, recite quelques détails de mise en scène avec une pertinence qui frappe également son mari et le secrétaire du théâtre, Andrieux.

2 Un appel pathétique de Paul Rémi à sa troupe, pour engager l'anonyme à se démasquer, est resté vain. Andrieux exprime tout bas son admiration à Mona pour son goût et son sang-froid : « Il y a une vingtaine de directrices de théâtre, à Paris, des grandes patronnes qui décident du succès d'une pièce... Si votre mari était... obligé de s'absenter quelque temps, vous les égaleriez toutes ! » Mona songe... Directrice ! Quelle belle vie ! Andrieux n'est pas si sot, après tout...

3 Mais la dactylo du théâtre, la petite Marie, est persuadée de l'innocence du « patron ». Elle l'admire, elle rêve de devenir actrice et il l'a conseillée. Elle rédige une pétition pour proclamer la confiance de tout le personnel en Paul Rémi et la certitude de tous que la mort de Bazine fut accidentelle. Machinistes, électriciens, artistes signent. Seul, Andrieux refuse. Le matin même, le notaire de Bazine lui a confié, pour en aviser Rémi, que ce dernier était le légataire universel de Bazine. Rémi avait donc une raison de faire disparaître un associé dont le manque de culture l'agaçait, mais dont la fortune pouvait le tenter...



4 Touché par la marque de confiance de son personnel, Paul Rémi remercie les signataires. « Mais je vous dois la vérité, leur dit-il. J'ai appris que Bazine m'avait fait son légataire universel. Si cela doit modifier votre opinion à mon égard, ne signez pas ! » Tous maintiennent leur signature. Mona va dans le bureau d'Andrieux demander au secrétaire : « Pourquoi n'avez-vous pas signé ? — Parce que j'ai été témoin du crime ! » affirme Andrieux, qui avoue aussitôt : « C'est moi qui ai envoyé la lettre ! » Et il justifie sa dénonciation par sa jalousie de Rémi. Il crie sa passion à Mona, qui le gifle et s'enfuit.

5 Désormais, il n'y a plus de « dénonciateur anonyme », mais un témoin qui maintient son accusation. L'inspecteur Gosset vient faire son enquête au théâtre et n'est pas loin de croire à la culpabilité de Paul Rémi. Il lui laisse entendre que son arrestation est imminente. Paul, indigné, ne sait que faire. Mona essaie de le reconforter : « Le mieux est que tu disparaisses ! Tu entreras dans une clinique de psychiatre, non loin de Paris. En ton absence, je dirigerai le théâtre. Tu peux te fier à moi ! » Paul consent à cette solution. Il admire Mona autant qu'il l'aime. Sa femme le tiendra au courant, par téléphone, de son travail quotidien.



igantet

INTERPRÉTATION :

Paul Rémi	Raymond ROULEAU.
Andrieux	Raymond PELLEGRIN.
Pakévitch	Robert HIRSCH, de la Comédie-Française.
Inspecteur Gosset	Marcel ANDRÉ.
L'avocat Damien	Roger SAGET.
Mona Rémi	Jeanne MOREAU.
Marie	Étchika CHOUREAU.
M ^{me} Marçange	Renée PASSEUR.

6 Deux fois par semaine, Mona vient voir son mari, qui se morfond chez les demi-fous. Il est entendu que, le soir de la générale, il suivra le spectacle par télévision. Mona a bien bataillé. Tout marche à merveille. Mais elle gifle Maria, qu'elle surprend téléphonant à son cher patron. Elle coupe la communication. Andrieux, qui l'a suivie dans le bureau directorial, l'importune encore de ses déclarations. Mais cette fois, il ne se laisse pas gifler. Il attaque. Il mate la belle indignée qui, devant tant de force têtue, se trouble et cède après un bref et inutile combat...

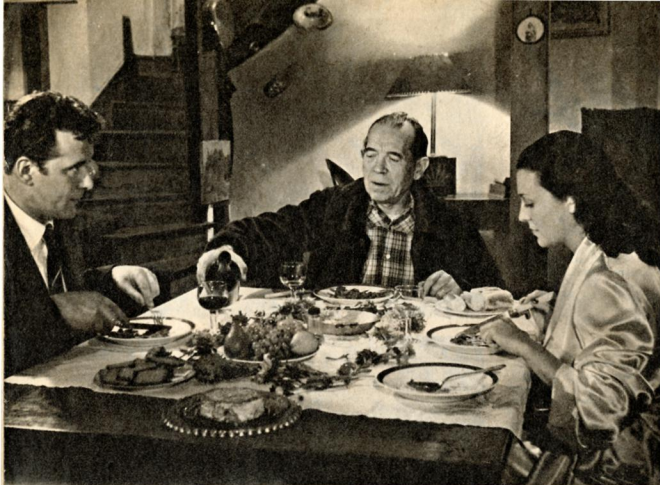
7 A présent, il n'y a plus que Marie qui se préoccupe encore de sauver l'honneur du patron en proclamant son innocence. Mona (devenu la maîtresse d'Andrieux) a congédié cette généreuse, témoin de sa trahison. Mais Marie a appris, par hasard, l'adresse de Paul Rémi. Elle veut le mettre en garde contre sa femme, qui lui suggère de prolonger son séjour chez le psychiatre. Andrieux surprend la dactylo, la menace, lui interdit l'accès du théâtre. Elle s'enfuit, terrorisée par cet homme qu'elle hait...

8 A la clinique, elle se fait recevoir par Paul Rémi, lui raconte tout ce qu'elle a découvert, l'incite à quitter sa retraite, à reprendre la lutte. Elle a maintenant, affirme-t-elle, la preuve irréfutable de l'innocence de son patron. Qu'il exige une reconstitution de la scène tragique, et elle se fait fort de réduire à néant l'accusation d'Andrieux, cet ambitieux retors, ce calomniateur, ce rival déloyal qui n'a pas hésité à ternir l'honneur et dévaster l'existence de celui qu'il jalousait.

9 Paul Rémi, qui avait traité avec une condescendance dédaigneuse la naïve adoration que lui vouait sa dactylo, comprend à présent combien elle lui est dévouée. Se peut-il que Mona, sa femme tant aimée, tant admirée, ait agi comme une vulgaire intrigante, pour occuper un fauteuil directorial et s'accorder une satisfaction de vanité ? Il est atterré. Il s'enfuit en cachette de la clinique, rentre à Paris en compagnie de Marie. Caché dans un taxi, aux abords du théâtre, il voit arriver Mona et Andrieux, dont l'attitude tendre et riieuse ne lui laisse aucun doute...

10 Il pénètre dans son théâtre. Il grimpe, là-haut, sur la passerelle. Marie a convoqué l'inspecteur Gosset dans la salle : celui-ci y appelle la « directrice » et le secrétaire. Des cintres, la voix de Paul Rémi éclate : « Andrieux... êtes-vous prêts à jurer que vous m'avez vu pousser Bazine ? » Andrieux s'obstine à accabler Rémi. Alors, Marie tire de sa poche une fiche d'opticien : à l'heure de l'accident, les lunettes de myope d'Andrieux étaient en réparation. Andrieux, sans verres, est incapable de distinguer de si loin ce qui se passait là-haut ! D'autre part, un courtier d'assurances, venu pour proposer à Rémi une assurance sur la vie, a vu l'accident et vient en témoigner. Andrieux sera poursuivi pour faux témoignage et injure à magistrat. Mona quittera la direction. Rémi refusa sa vie avec Marie... qui, elle, a intrigué pour le triomphe de la justice et de l'amour.





— Il doit avoir faim, ce garçon...
soupira le peintre (p. 7).

nement, et, à tout hasard, il était venu passer la soirée au *Tipico*.

Mais Duchemin, devantant que les abords du cabaret étaient surveillés, se faufila par l'entrée des artistes sans être seulement remarqué. Bougeaud vit entrer dans la salle, par le fond, un grand garçon châtain qu'il reconnut immédiatement : Bob Duchemin !

— J'en étais sûr ! grommela-t-il. Le voilà qui va vers les coulisses.

Il se leva pour rejoindre l'évadé. Mais Étienne, le régisseur, avait vu, lui aussi, Duchemin. Il manœuvra de manière à laisser l'évadé gagner sans encombre la direction du bureau directorial. Mais, quand il vit Bougeaud qui accourait à son tour, il ferma vivement la porte du couloir à double tour et retraversa la salle pour aller condamner de la même manière l'autre issue du corridor. Ainsi, le policier se trouvait enfermé, incapable d'intervenir.

Quand Joe, qui montait une garde nonchalante devant le bureau d'Enrico, vit surgir Duchemin, il était déjà trop tard. D'un direct à la pointe

jusqu'à la fenêtre de Micheline. Bob avait tant de choses à lui dire ! Tant de détails à apprendre d'elle !

— C'est grâce à vous, Micheline, si je n'ai pas sombré dans le désespoir... si j'ai vécu jusqu'à ce jour ! Vous m'aidiez à croire que la vie n'était pas finie pour moi... Vous avez été chic !

Elle lui souriait, avec une tendresse infinie, et il ne pouvait croire à ce bonheur : être aimé d'une fille si belle, si simplement dévouée.

— Vous resterez chez nous autant que vous le voudrez... offrit-elle.

Mais, quand il sut les détails de son renvoi du *Tipico*, il hocha la tête.

— Enrico et Lili ne manqueront pas d'orienter les recherches de votre côté, sous prétexte que nous étions camarades... Je ne veux pas vous compromettre. Je voulais seulement un abri de quelques heures... en attendant de régler certains comptes...

— Vous n'allez pas commettre d'imprudences, Bob ? s'alarmait la jeune fille. Ils vous reprendraient... et cette fois...

— Non, rassurez-vous : je ne ferai de mal à personne, mais j'apporterai aux juges la preuve de mon innocence ! gronda-t-il. Je reviendrai aussitôt !

L'oncle Gilbert rentra dans son atelier, sans bruit. Avant de partir, Bob prit dans ses bras Micheline et l'embrassa longuement, avec une tendresse grave qui fit scintiller des larmes de bonheur dans les grands yeux sombres de la chanteuse.

— Micheline... pour vous, je veux retrouver un nom sans tache... un nom que je pourrai vous offrir !

— J'ai toujours eu foi en vous, Bob ! fit-elle, fervente.

Robert s'arracha à la douceur de cette présence pour s'enfoncer dans la nuit. Il était résolu à se rendre à pied jusqu'aux Champs-Élysées pour s'y expliquer une bonne fois avec Enrico. Il riait en imaginant la terreur dans laquelle devait vivre son rival, depuis que les journaux avaient publié la nouvelle de l'évasion.

En effet, le propriétaire du *Tipico* avait ressenti les pires affres de la frayeur. Pourquoi Duchemin s'était-il évadé, sinon pour se venger ? Sûrement, il allait venir faire du scandale dans l'établissement. Et, pour prévenir toute espèce de risque, Enrico fit appel à un « dur » de ses amis, Joe, qui, le cas échéant, « neutraliserait » l'évadé de la manière la plus radicale.

De son côté, l'inspecteur Bougeaud s'était tenu le même raison-



— Pour vous, Micheline, je veux retrouver un nom sans tache... p. 10).

nement, Bob éta la Joe pour le compte et au delà, puis se penchant sur lui, « emprunte » au gangster le revolver qui ne le quittait jamais. Ensuite, Bob fit irruption devant le directeur, qui se dressa, les yeux dilatés par la peur, les mains tremblantes, incapable d'articuler une parole. Bob eut un rire méprisant :

— Tu n'es pas beau, quand tu as la frousse, Enrico ! gouailla-t-il. Car entre nous, hein ? plus de « M. Enrico » !...

— Si tu es venu pour me tuer... tu as tort... bredouilla Enrico, dont la main cherchait à tâtonner un bouton de sonnette.

— Ne bouge pas ! ordonna Duchemin. Au premier geste que tu feras pour appeler, je tirerai ! Je tiens à te rassurer, capot ! Je ne suis pas venu pour te tuer, car je n'ai aucune envie de retourner en prison.

— Alors... il fallait le dire tout de suite ! sourit Enrico, soulagé. Que me veux-tu ?...

— Que tu écrives immédiatement, de ta main, la déclaration signée qui me lavera de l'accusation de meurtre. Tu sais, toi, quel est le véritable meurtrier... Tu vas l'écrire et attester que j'étais

absolument étranger à toute cette affaire... Compris? Sinon, à mon grand regret.

De nouveau, la sueur humecta les tempes et le front d'Enrico. Il réfléchit. C'était dur de renoncer à la bonne petite vie qu'il menait, à Lili, au luxe. Mais, sous la menace du revolver braqué par Bob, il était prudent de s'exécuter. D'abord, ça laissait à Joe le temps de se ranimer; ensuite, au pis aller, même si Duchemin paraissait avec son certificat d'innocence, il avait lui-même le temps de s'entier avec Lili avant que Bob ne fit usage de ce papier. Il se résigna donc à rédiger, sans hâte, l'attestation qu'exigeait Duchemin.

Comme il l'avait espéré, Joe sorti de sa torpeur et, furieux, bondit sur Duchemin, qu'il attaqua par derrière. Mais Bob, après une courte bagarre, triompha de son adversaire et disparut par une porte qu'Étienne, avec beaucoup d'a-propos, venait d'ouvrir pour lui permettre une retraite rapide et sûre.

Maintenant, le régisseur faisait semblant d'être accouru au secours du directeur et, sous couleur de poursuivre l'évadé, rouvrait le couloir dans lequel Bougeaud se morfondait, exaspéré d'avoir été joué de la sorte. Le policier s'en prit à Étienne, pendant que Joe allait ouvrir la seconde porte du corridor.

— C'est vous qui m'avez enfermé! Je vous ai vu! Pourquoi avez-vous fait ça? Pour m'empêcher d'intervenir, hein? Pour que Duchemin puisse assassiner tout à son aise Enrico? Et maintenant il a filé.

Étienne poussa le regard de ses yeux ronds sur l'inspecteur avec une leur de sincère admiration; ce n'était pas tous les jours qu'on pouvait rencontrer un policier aussi perspicace! Mais il haussa les épaules, et, désolé de voir Enrico, qu'il détestait, se tirer à son compte de l'agression, il soupira, sincèrement déçu.

— Quelle idée, monsieur l'inspecteur! M. Enrico n'est même pas blessé... Il n'y a que Joe dont la mâchoire souffre un peu ébrannée... Bougeaud tourna sa colère contre le tueur à gages, sur lequel il

pas; mais, la désignant du menton, d'un geste plein de mépris et déclara :

— Celle-là, tu peux la garder. C'est exactement le gibier qui te convient... Mais ce que je veux, c'est ta part du vol des bijoux de l'Américaine... Tu me dois bien ça, pour tout le mal que tu m'as fait! Car c'est pour t'approprier la part de Frédéric que tu l'as tué...

— Qu'est-ce que tu racontes, avec ton histoire de bijoux? balbutia Enrico, qui affectait de ne pas comprendre.

— Ne fais pas l'ignorant! L'Américaine dont on a volé les bijoux à Cannes était une habituée du *Tipico*. Tu n'as pas bougé de Paris, c'est vrai. Mais tu l'avais signalée à Frédéric, qui, lui, comme par hasard, est allé à Cannes à ce moment-là... Tu m'as appelé chez Frédéric sous prétexte d'un contrat de Frédéric, mais, en fait, j'ai su, j'ai compris tout de suite, quand j'ai trouvé Frédéric mort... Mais je ne pouvais pas penser que tu m'avais attiré dans un piège pour me faire payer le crime à ta place!... Je me suis tu, au procès, parce que tu m'aurais défendu, ou fait descendre, si j'avais parlé. Et j'espérais que tu aurais fait quelque chose pour moi. Au lieu de ça, tu as filé avec Lili... Enrico se taisait, livide, effondré. Duchemin reprit, impérieux : — Allons! Donne cet argent! Il me permettra d'aller refaire ma vie au loin, en attendant que mon procès soit révisé... Tu entends? Je veux l'argent et le papier que je t'ai demandé!

Enrico se dirigea vers son secrétaire et tira un tiroir... Il n'y prit pas de l'argent, mais le revolver qu'il savait y trouver et, brusquement, se retourna vers Bob avec l'intention de tirer tout de suite. Mais Duchemin vit l'arme, fit un brusque écart pour éviter la balle et tira en même temps qu'Enrico. Ce dernier s'affaissa, atteint en pleine poitrine, tandis que Lili hurlait, en proie à une crise de nerfs, et que Bob, épouvanté, s'enfuyait dans la nuit.

CHAPITRE IV

Duchemin prit le temps de sortir, du garage de demeurer ouvert dans le jardin, la voiture de celui qu'il venait d'abattre. Il demeurait étrangement lucide, en dépit de sa constatation.

Il courut réveiller Micheline. — Ma chérie... Il faut que nous partions! Je ne veux pas m'en aller seul, vous laisser exposée aux interrogatoires plus que probables des policiers.

— Je vous suivrai où vous voudrez! dit-elle en souriant... En hâte, elle s'habilla et sortit sans bruit de la maison où l'oncle dormait en toute innocence.

Et la Ford fila bientôt vers la frontière belge.

Cependant, Lili avait appelé Police-Secours et fait le récit de la scène tragique dont elle avait été le témoin effrayé. Les policiers constatèrent la disparition de la voiture. L'alerte fut aussitôt donnée, en même temps que le numéro de la voiture était communiqué à tous les postes de police.

— Ne craignez rien! disait Bob à Micheline. Dès que nous serons en sûreté, j'écrirai à l'inspecteur Bougeaud pour lui raconter toute l'histoire. J'étais

en état de légitime défense, après tout... Et Enrico m'avait fait arrêter pour avoir Lili sans bagarre... Il savait que je connaissais Frédéric, l'impresario de Lili. Il m'avait attiré chez Frédéric sous prétexte d'un contrat à examiner ensemble... De premier jour, j'ai tout compris, mais je n'ai pas trahi Enrico... J'espérais qu'il aurait fini par me tirer d'affaire, d'une manière ou d'une autre... Il m'a laissé m'enfoncer, pendant qu'il me prenait Lili!

— Ne pensez plus à tout cela! C'est fini, c'est le passé! murmurerait Micheline. Nous deux, nous serons un même être, sans histoire.

— Je n'aurais pas dû retourner là-bas... soupirait Bob. Mais je ne voulais pas vous entraîner dans la misère... J'estimais qu'Enrico me devait une belle compensation pour mes deux années de prison! Soudain, une sirène hurla derrière eux. Bob pâlit.

— Je suis déjà repéré, et j'ai les policiers à mes trousses! Il appuya sur l'accélérateur. Un peu plus loin, il vit un barrage de gendarmes. Il fit une embardée pour éviter d'écraser l'un d'eux et fila à toute allure. Les policiers, ayant reconnu le numéro de sa



L'inspecteur Bougeaud était venu passer la soirée au *Tipico* (p. 10).

trouva un véritable arsenal qui justifiait son arrestation, à défaut de mieux.

Bob se garda bien de retourner à Montmartre. Il se promena dans les rues désertes jusqu'à l'heure où, sûrement, Enrico et sa compagnie, avaient regagné leur domicile. Il escada la grille de la villa.

Lili venait de se coucher, et Enrico s'appretait à la rejoindre quand un homme pénétra dans leur chambre. La « vedette internationale » poussa un cri straligu en reconnaissant Bob, qui, prudemment, tenait au poing le revolver volé à Joe.

— Encore toi! grommela Enrico. Je croyais que tu ne voulais pas me tuer!

Naturellement! affirma Bob. Tu ne veux pas le prix qu'il me faudrait payer! Mais je t'ai fait remarquer que je n'ai toujours pas le papier que tu semblais disposer à me signer... Et puis je n'ai même pas eu le temps de m'expliquer franchement avec toi, tout à l'heure... J'ai pourtant pas mal de comptes à régler...

Lili gémissait, blottie sous sa couverture. Bob ne la regarda même



Un homme pénétra dans leur chambre... (p. 11).

voiture, tirèrent sur le fugitif. Bob ne fut pas atteint, mais Micheline reçut une balle dans le dos et sursauta, avec un faible gémissement. Un peu de sang coula au coin de ses lèvres. Duchemin crut devenir fou de douleur. Il quitta la grande route pour un chemin de traverse qui devait le conduire dans un village.

Puis il cacha la voiture à l'abri d'un fourré, avant d'aller réparer, à l'aide d'une lampe électrique de poche, la maison du médecin de l'endroit. Il s'endormit. Presque aussitôt, un homme en pyjama vint ouvrir. Bob pointa vers lui le revolver avec lequel il avait tué Enrico.

— Venez tout de suite. Je viens d'avoir... un accident. Il y a une blessée dans ma voiture! Le médecin considéra l'arme qui le menaçait et haussa les épaules!

— Pas besoin de ça pour me décider à secourir qui que ce soit, dit-il posément. Rangez ce joujou: il vaut mieux que je sois vivant pour soigner votre blessée... En route!

Il se chaussa, revêtit un manteau et suivit l'étrange client nocturne que ce sang-froid emplît de confusion. L'auto s'arrêta devant

une vieille chapelle, dans laquelle Bob avait transporté Micheline évanouie.

À la lueur de la lampe électrique, le médecin examina la jeune fille et comprit que « l'accident de voiture » était d'un genre assez spécial. — La blessure est sérieuse... Mais cette jeune femme peut être sauvée si elle est transportée à l'hôpital dans le plus bref délai, pour y subir une transfusion sanguine...

— L'hôpital?... Pas possible... balbutia Bob. Sinon, vous pensez bien que j'y serais allé directement, sans vous déranger!

— Vous ne pensez pas que je puisse opérer à l'aveuglette? objecta l'homme de science. Je vous répète qu'à condition d'agir vite on peut sauver cette malheureuse...

Les mains de Duchemin tremblaient. Il savait qu'en se rendant en ville il serait repris. Et, cette fois, en raison du meurtre d'Enrico, il n'échapperait pas à la guillotine!

Mais il s'agissait de la vie de Micheline, de Micheline qui l'avait aimé, qui avait cru en lui quand il était abandonné de tous. De Micheline qui méritait de vivre, pour être heureuse. La vie de Micheline, ou la sienne... Pouvait-il seulement hésiter l'espace d'une seconde?

— Aidez-moi à la porter, docteur! dit-il. Nous allons l'installer derrière, pour qu'elle soit aussi peu secouée que possible, d'ici à l'hôpital.

Au premier barrage, il se constituerait prisonnier, et le médecin conduirait seul la blessée vers son unique chance de salut. Lentement, la voiture se remit en route. Duchemin n'avait plus qu'une pensée: sauver Micheline, à n'importe quel prix! À ses côtés, son compagnon respectait son silence.

Ils regagnèrent la route. Bientôt, la sirène de la police se fit de nouveau entendre. Des phares puissants prirent la Ford dans leur large éventail de clarté.

— Pourvu qu'ils ne se remettent pas à tirer... pensa tout haut Bob.

Il stoppa et descendit. Un haut-parleur nasilla bruyamment: — Robert Duchemin! Ne craignez rien! Vous n'êtes plus inculpé de meurtre... Revenez à Paris, où votre déposition est attendue...

Il avait levé les bras, comme un prisonnier qui se rend. Mais l'étrange discours du haut-parleur l'immobilisa, stupéfait. Était-ce un piège? Que signifiaient ces paroles rassurantes?

De nouveau, les mêmes phrases furent prononcées. Et, de la voiture de la police, Duchemin vit descendre Bougeaud, qui courut vers lui:

— Toute l'affaire est éclaircie, mon vieux! C'est comme témoin que nous voulons vous entendre, à présent!...

Bob crut qu'il allait vaciller sur ses jambes. Révait-il? Ou bien, si tout était éclairci, allait-il vraiment retrouver le droit de vivre parmi les honnêtes gens? Et alors, pourquoi avait-on tiré sur Micheline? C'était trop affreux, trop injuste! Il serra les poings, et deux larmes roulèrent sur ses joues.

— Dites à vos bonshommes de laisser passer cette voiture! grondait-il en montrant la Ford. Ils ont failli tuer ma fiancée... Le médecin va la conduire à l'hôpital... Et le temps presse!

— Soit, je vais donner les ordres en conséquence! dit Bougeaud, ému. Vous revenez avec nous?

— Si vous voulez! acquiesça-t-il d'un air las.

Il monta dans la voiture de la police. Et, tandis qu'ils reprenaient le chemin de Paris, Bougeaud lui expliqua:

La « vedette internationale » poussa un cri en reconnaissant Bob... (p. 11).



COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 2.)

plus qu'en celui du cinéma ou autre, nécessitant le port des lunettes. Le son stéréophonique est également bien exploité, etc. Passons aux messages : Les yeux brûlants, amitiés et un gros bouquet de Dynam Dicky, amitiés, Flora Tosca, quel nom charmant, une rose à vous dont j'envie le fiancé. En admirant ce cinéroman, à une amie de longue date, j'adresse mon souvenir très apprécié. Moi, avec vous on ne doit jamais s'ennuyer les roussettes sont en général exceptionnelles et je les adore. Un baiser sur ces cheveux de flamme. Gladys la pianiste est adorable, hélas ! oui. Toujours aussi baratinier, mais c'est ce qui fait mon succès, que voulez-vous ! Houtez, ma toute belle, il ne manquait plus que cela à ma galerie. La perle du Sahel, un petit conseil : ajoutez un brin de maquillage et une coiffure plus soignée et vous deviendrez une perle. En attendant, recevez ce bouquet d'amicales pensées. Miss Liderton, qui doit dissimuler beaucoup de charme, j'en suis sûr. Me laissez-vous les découvrir un jour ? Une rose, violette de mon cœur. Lucille, aurai-je l'honneur d'être le premier à répondre à votre appel ? Une italienne aux yeux bleus, c'est très joli, ne le ravalez pas, déjà ! Une rose donc. Les roses rouges, encore une histoire de clan ! Si vous êtes présidente, d'accord ! d'accord ! Les roses rouges, j'ai toujours eu un penchant pour elles. Mais puisque vous en êtes, je n'ai plus qu'à vous adresser un baiser sur chaque pétale, et Dieu sait s'il y en a ! Cigale du Midi, une rose charmante. Je n'en ai pas de la nuit, souffrir par les femmes, mais c'est délicieux ! Vous n'avez jamais fait l'expérience ? C'est unique, et je ne saurais m'en passer. Night Lily, moi, un lâche ? Tout, mais pas à vous avec de la chance d'être ma fille, ou sans cela, j'ai des stocks, amitiés. Vincent le séducteur, que de rioux ! Enfin, que m'importe, je ne suis déjà taillé à la mesure. Rose des sables, une autre compatriote ? Nous allons pouvoir fonder un club et monter une équipe de cricket. Un petit baiser, Luciole Bricheur. S. M. Naldrya l'ensorcelleuse, comme c'est gentil de votre part de vous inquiéter de mon absence. C'est drôle, cela ne m'est encore jamais arrivé en ce qui vous concerne. Anne-Laura, vous êtes certainement pas par moi ! Et pourtant, vous en mourez d'envie, hein ? Chouette perleuvienne, comme c'est mignon ce nom ! Rien que pour cela, un petit baiser, etc. »

Réponse. — Je suis encore obligé de fragmenter votre lettre, mon cher ami. Comme vous pouvez le constater, la place devient de plus en plus rare ! Je suis en tout cas très touché, permettez-moi de vous le dire, et de vous remercier de vos nombreuses et brillantes occupations vous nous restiez fidèle à ce point, et je suis sûr qu'avec moi ce sera presque toutes les lectrices du courrier qui vous en sont reconnaissantes, incorrigible donneur de roses. A très bientôt, et mille amitiés. Savez-vous que l'on est forcé de vous envier un peu. Quelle belle vie !

DIX-HUIT PRINTEMPS. — « Tout d'abord je rouspète, car je suis encore eu de réponse (hors, ne rouspètez plus, la voilà). Ce soir j'écris pour répondre à S. M. Naldrya l'ensorcelleuse, et à J. Cette amie, qui se prétend qu'un cœur dévoué et que beaucoup de gentillesse ne suffisent pas pour attirer un homme. Eh bien ! petite orgueilleuse, je vous dis que vous vous trompez. C'est tout de contraire de ce que vous dites. Un homme est toujours plus attiré vers une jeune fille qui rayonne de bonté, de gentillesse, que vers une jeune fille au regard fermé et malintelligent. N'oubliez pas que l'homme a un cœur très tendre. Et tous sans exception ! (Prière de ne pas croire à bien.) Sachez en tout cas qu'un cœur qui bat n'est pas complètement durci par certains événements et un homme ne s'y trompera pas,

(Suite page 15.)



Il vit un barrage de gendarmes (p. 11).

— Deux témoignages vous innocentent : celui de Barbara Lil et celui du régisseur Étienne...

— Qu'est-ce qu'ils ont bien pu dire ? marmonna Bob, sceptique.

— Votre ancienne maîtresse a fait le récit exact de... l'entrevue que vous aviez eue avec Enrico. Elle a déclaré que vous avez agi en état de légitime défense, ce qui a été prouvé par la balle qu'Enrico avait tirée le premier et qui a été retrouvée dans la chambre. Elle a également rapporté les propos exacts que vous avez tenus et qui lui ont appris, dit-elle, qu'Enrico devait sa fortune à une double activité...

— C'est surtout la fortune qu'elle va regretter ! ironisa Bob. Mais elle est assez débrouillard pour se retrouver une nouvelle situation avant peu.

— Quant à Étienne, poursuivait l'inspecteur, j'avoue que son attitude m'avait surpris. Elle témoignait d'une solide haine contre Enrico... Il n'a pas été très difficile de tirer du régisseur d'intéressantes précisions sur certaines relations et certaines « affaires » de son patron... Enfin, je ne vous cache pas que, certaine démarche tentée par Enrico, après votre condamnation, auprès de votre avocat m'avait

paru très singulière. Elle s'explique aujourd'hui par votre inquiétude qu'avait le cabaretier de vous voir réparer un jour... Il voulait s'assurer de votre condamnation « à vie », si l'idée de la guillotine le gênait un peu...

Peu à peu, Duchemin se détendait. Après deux années d'intime révolte contre l'iniquité du jugement qui l'avait frappé, il n'osait croire qu'il allait redevenir un homme libre, un homme comme les autres. Il demeurait enfermé dans un silence qui ne laissait rien deviner des mille pensées dont son esprit était agité.

— Ah ! tout ça ne serait pas arrivé si vous ne vous étiez pas touché de cette Lili... une chanteuse de cabaret ! commenta Bougeaud, avec une moue réprobative.

— Pardon, inspecteur ! Elles ne sont pas toutes les mêmes ! protesta-t-il, en songeant à Micheline. Mais vous avez raison : c'est un milieu dangereux pour les jolies femmes... Et, quand elle sera guérie, la mienne n'y retournera jamais, fol de Duchemin !

Micheline guérit. Et Duchemin, réhabilité, put recommencer auprès d'elle une vie heureuse, c'est-à-dire sans histoire...

FIN

CONCOURS DU COUPLE IDÉAL & des FILMS PERDUS

(Suite de la liste des gagnants.)

11^e au 100^e prix.

Pour les dames :

Un splendide briquet doré, gainé lézard.

Pour les messieurs : Un stylo système

Parker et un portemanteau dans leur écrin.

M^{lle} MURATET et AUDARD, à Villemer (H^{er}-G.).
— M^{lle} Christiane GARDÉS, à Valence-d'Agén (T.-et-G.).
— M. Jean DEVIGNE, à Toulon (Var). — M^{lle} Nicole KUBLER, à Paris (17^e). — M^{lle} Rita MARTIN, à Logis-Neuf (B.-du-R.). — M^{lle} Suzanne MARTIN, au Havre (S.-I.). — M. MARTIN, à Clermont-Ferrand (P.-de-D.).
— M^{lle} Madeleine MARTRE, à Clermont-Ferrand (P.-de-D.).
— M^{lle} Monique MARTRE, à Clermont-Ferrand (P.-de-D.).
— M^{lle} Georgette MATRON, à Clermont-Ferrand (P.-de-D.). — M^{lle} Elia MAUDUIT, à Lille (Nord).
— M^{lle} Raymonde MESSIAEN, à Itefrincheville (Nord).
— M^{lle} Germaine MIGNEL, à Clermont-Ferrand (P.-de-D.).
— M. Robert MOURET, Lavitrière (Tarn). M. Roland NACHT, à Paris (7^e). — M. Paul NEBLE, à Blangy-Mines (S.-et-L.). — M^{lle} Josiane ORLAND, à Bordeaux, Alger (Algérie). — M. Lucien PIERLAY, à Pélissat (Oise). — M. Robert PIVETAUD, à Châteauneuf (Char.). — M^{lle} Janine POIGNY, à Courbevoie (Seine). — M^{lle} Michèle POCIGNY, à Courbevoie (Seine). — M. Edouard POULET, à Valaines-sur-Seine (S.-et-M.). — M. Michel PROUST, à Vulliers (Vienna). — M. Myan ROCHATTE, à Suzanne (Moselle). — M. Guy ROGER, à Paris (P.-de-C.). — M. Serge ROUIHER, à Amiens (Somme). —

M^{lle} Arlette ROUVEIRAND, à Saint-Quentin-La-Poterie (Gard). — M^{lle} Michèle RUZE, à Saint-Cuen-L'Aumône (S.-et-G.). — M. Claude SIBRAIE, à Lille (Nord). — M^{lle} Yvonne SCHIRTZINGER, à Pont-à-Mousson (M.-et-M.). — M. Michel SEHPEICH, à Luxembourg-Ville. — M. Yves STRESSER, à Harnau (Bas-Rhin). — M^{lle} Ginette THEBAUD, au Millaud-Saint-Joachim (L.-I.). — M^{lle} Renée TIXIER, aux Martres-de-Veyre (P.-de-D.). — M^{lle} Madeleine THIBAUT, à Châteauneuf-sur-Charente (Charente). — M. Aldo TOSSETTI, à Frennes (M.-et-M.). — M. Jean-Georges VALAT, à Toulouse (H^{er}-G.). — M. Serge VIC, à Charny-sur-Meuse (Meuse). — M. Henri VIVARAT, à Le Boucaut (Gironde). — M. Robert WERLY, à Strasbourg (Bas-Rhin). — M^{lle} Marthe ANDRIEU, à Grailly (Tarn). — M. Hadi BAKTI, à Thiersville (Alsace). — M^{lle} Monique BARRÉ, à Mâcon (S.-et-L.). — M. Robert BLOQUET, à Montataire (Oise). — M. Marcel BOSCH, à Montauban (T.-et-G.). — M. Georges BOURGES, Le Soler (P.-O.). — M^{lle} Odette BRUNO, La Grande-Bastide (Var). — M. Joseph BRUNZIN, Les Arèys-Montbanin (L.-et-G.). — M. Marcel BULTEZ, à Aniche (Nord). — M^{lle} Elise CAPELLAERE, à Lille (Nord). — M. Oscar CÉLISSE, à Aniche (Nord). — M. Pierre CHARLOT, à Cancon (L.-et-G.). — M. James CHARPENTIER, à Romilly-sur-Seine (Aube). — M. CHASSAIN, à Havres (S.). — M. Robert CHESNEY, à Mondville (Calvados). — M. Lucien CLAVEAU, à Evreux-sur-Indre (I.-et-L.). — M^{lle} Elise COMPAGNIE, à Lille (Nord). — M. Victor COMPAGNIE, à Lille (Nord). — M. Jean CRÉPEY, Les Guilleuts-Courcou (Orne). —

(Suite page 15.)

Vie Romanesque et d'acteurs

DES GRANDES ÉTOILES DU CINÉMA

IMPRUDENTES JEUNESSES (Thelma TODD, Jean HARLOW)



Jean Harlow était la Marilyn de la dernière avant-guerre.

EUX qui ont moins de trente ans n'ont connu ni Thelma Todd ni Jean Harlow. Je les plains, en songeant à l'individu génération de spectateurs ne manquera pas d'afficher, d'ici un ou deux lustres, envers les néophytes de l'écran qui n'auront pas assisté aux débuts fulgurants de Martine Carol ou de Marilyn Monroe.

Thelma Todd était la « Caroline chérie » du cinéma parlant américain naissant.

Jean Harlow était la Marilyn de la dernière avant-guerre.

Toutes deux étaient jeunes, belles, blondes, et séduisantes. Toutes deux eurent une fin tragique, alors même que l'amour leur souriait avec confiance.

Producteurs du monde entier... mêfiez-vous des vedettes blondes !

Les journalistes américains avaient surnommé Thelma Todd : « La bombe glacée blonde ». Cette jeune femme bien en chair, qui rêvait de devenir institutrice, avait été amenée à faire du cinéma à la suite d'un concours de beauté qui l'avait sacrée « reine de beauté » de la ville de Lowell. Charlie Chaplin et Groucho Marx — grand amateur de beautés aux cheveux d'or — avaient, après Laurel et Hardy, assuré le succès de cette jeune vampe pimpante et éternellement souriante.

Elle aimait la vie et les êtres humains, intensément, généreusement. Adorée des journalistes, aimée du public, elle semblait promise à une carrière brillante. On ne lui connaissait pas d'ennemis, pas de rivaux. Pourquoi fallut-il qu'on la trouvât, un lundi de décembre 1935, affalée sur le volant de sa voiture, à la porte de son garage, les lèvres humectées d'une tache de sang ?

L'enquête de la police révéla qu'une violente blessure ne lui avait été portée. Elle conclut à un empoisonnement du sang par l'oxyde de carbone, soit, en d'autres termes, à une asphyxie. Les circonstances de cette mort étaient, néanmoins, troublantes. Thelma était vêtue d'une luxueuse robe du soir, couverte de tous ses bijoux, notamment d'un riche collier de perles d'une valeur de près de neuf millions de francs. Toutes les portes de sa demeure étaient restées

ouvertes, absolument comme si quelqu'un avait eu l'intention de pénétrer dans la maison pour s'emparer de documents ou d'objets précieux. En fait, rien n'avait été volé. Aucun cri n'avait été perçu durant la nuit; aucune présence suspecte signalée dans les environs.

L'affaire se compliqua à partir du moment où le rapport des experts conclut que la mort remontait à dimanche matin. Une amie de la victime vint affirmer que Thelma l'avait appelée, ce jour-là, au téléphone vers les cinq heures de l'après-midi, pour lui annoncer sa visite, en compagnie d'un inconnu qui, à n'en point douter, devait être un compagnon fort aimé. Un autre témoin affirma avoir vu passer, le même jour, dans une rue de Hollywood, une voiture automobile emportant, tendrement enlacés, Thelma et ce mystérieux inconnu dont la trace ne fut jamais retrouvée.

Pat di Cicco, l'ex-mari de la vedette — imprésario fort coté à Hollywood — révéla, peu après, qu'il avait rencontré son ancienne femme, dans un night-club, au cours de la nuit du dimanche. Celle-ci, peut-être un peu émoûtillée par les fumées de l'alcool, lui avait fait une scène violente de jalousie, sous prétexte qu'il accompagnait l'actrice Margaret Lindsay.

Enfin, le metteur en scène Roland Todd — qu'on disait dans les meilleurs termes avec la vedette — avait été réveillé, au cours de cette même nuit, par un coup de téléphone étrange de la vedette. Furieux d'apprendre que celle-ci accompagnait l'actrice Margaret Lindsay.



Thelma Todd, surnommée par les Américains : « La bombe glacée blonde », dans une scène du film « Fra Diavolo », avec Dennis King.

William Powell et sa dernière femme : Diana Lewis.



ment raccroché son appareil sans vouloir en savoir davantage.

Y eut-il un drame de la jalousie ? Les alibis de Pat di Cicco et de Roland Todd furent facilement vérifiés. L'éventualité d'un suicide fut rejetée, étant donné que le corps de la victime ne portait aucune trace de blessure ni ne recélérait la moindre particule de poison. Resté l'énigme de ce mystérieux inconnu brun qu'on ne retrouva jamais, le seul être qui pourrait, aujourd'hui encore, expliquer aux milliers d'hommes qui prirent le deuil de Thelma pourquoi « l'Ice Cream blonde », qui souriait à l'amour, mourut de façon inexplicable par froid le matin de décembre, dans sa belle robe de tafetas bleu, le cou frôlément enroulé dans un vision blanc.

Jean Harlow ne fut pas assassinée. Sa mort en fut pas moins tragique, une pneumonie, compliquée, sur le tard, d'une méningite, l'emporta en quelques jours.

Le matin de son enterrement, un homme brisé par la douleur, le visage bouffi et déformé par les larmes, suivait le cercueil, traîne plus que soutenu par la mère éplorée de la défunte.

Cet homme était l'acteur William Powell qui, quinze jours auparavant, venait d'annoncer à la presse que Grant et lui seraient bientôt unis par les liens du mariage.

Leur idylle était connue de toute l'Amérique, et les chefs de publicité de la Metro-Goldwyn-Mayer avaient mis à profit pour le lancement des films dont ces deux acteurs étaient les vedettes : Une fine mouche, Imprudente jeunesse, etc.

La légende veut que William Powell ne se soit jamais consolé de la mort de Jean. Dix-sept ans ont passé depuis cet accident terrible. Il s'est pourtant remarié, en 1940, avec une actrice-très jeune, Diana Lewis, petite femme-enfant qu'il appelle affectueusement « Mousse », c'est-à-dire « petite souris ». Celle-ci, le désigne, dans le privé, sous le terme de « Mister Poo », nom donné à une caricature célèbre mais cruelle de vieux chat qui a perdu ses moustaches. Ce ménage d'allure débonnaire, qui fait songer à la camaraderie affectueuse qui pourrait lier une petite fille à son grand père (Powell a déjà dépassé la soixantaine et a un grand fils de trente ans), n'émeut plus Hollywood.

Rien d'ailleurs n'émeut plus Hollywood. La cité ingrate du cinéma a oublié jusqu'au souvenir d'un autre William Powell, de celui qui fut le grand séducteur ironique et nonchalant de l'entre-deux-guerres. L'époux volage d'Elaine Wilson et le mari malchanceux de Carole Lombard.

Hollywood a perdu aussi le souvenir de Jean Harlow, la première blonde platinée de l'écran, la première actrice qui fit battre plus de quatre millions de cœurs d'adolescents. En fouillant un peu dans sa mémoire, elle n'aurait pourtant aucune peine à se rappeler que le casque d'or blanc de Jean, aussitôt limité par des millions de jeunes femmes américaines et européennes, lança une mode qui fit la fortune des coiffeurs du monde entier.

Les Américains ont la mémoire courte.

Comment pouvaient-ils, en effet, oublier ce petit démon blond, aux formes opulentes et au nez persian dont la joue gauche s'ornait d'une mouche coquine ?

Jean Harlow souriait à la vie qui ne l'avait pourtant pas gâtée. A seize ans, elle avait dû s'entourer de chez elle pour épouser Charles F. McGrew, dont elle divorça plus tard pour se marier avec le producteur Paul Bern. Celui-ci, qui avait déjà tenté de se suicider par désespoir d'amour pour Barbara Marr, sauva d'une balle de revolver, deux mois après son mariage avec la « platinum-blonde ». Nul ne comprit jamais pourquoi Jean avait alors épousé un chef-opérateur Rossion, mais elle n'avait trouvé la paix du cœur qu'en rencontraant William Powell...

Un sage de l'époque a dit que le bonheur est trop fort il se brise. Ce fut le cas de l'adorable Jean, morte avant d'avoir pu épouser le séduisant William Powell, demeuré depuis lors — et en dépit de son dernier mariage — le « veuf inconsolable » de Hollywood.

Ch. du Coeur

La semaine prochaine :

CARY GRANT : Les gentlemen préfèrent les blondes.

Vous lirez jeudi prochain dans

LE
FILM

COMPLET

AVANT LE DÉLUGE

avec

MARINA VLADY

ET

LE GRAND PAVOIS

GRAND FILM RACONTÉ EN PHOTOS

avec

JEAN CHEVRIER, MARCCASSOT
NICOLE COURCEL

PARAITRA JEUDI PROCHAIN

